

Un essai romancé

Le roman de Vincent (ou Que dit Vincent de la création)

essai romancé sur la vie et la mort de Vincent Van Gogh, peintre novateur

Xavier HIRON

(premier fichier, état au 27/02/2024)

« *Qui écrira ce livre sur Vincent ?* »
Johanna Bongers, veuve de Théo van Gogh, 1892

Je dédie cet essai romancé à notre intelligence humaine.

(ce travail s'appuie en majeure partie sur l'exploitation de la Correspondance complète de Vincent Van Gogh, Gallimard/ Grasset, 1960, d'où sont extraites les citations ; seule la ponctuation a été parfois modifiée afin d'atténuer l'expression d'une pensée non discursive.)

Le roman de Vincent

(vie et mort d'un peintre novateur)

I- Apprentissage en noir et blanc (1875-1881)

Vincent collectionne les gravures. Il est à Paris, en ce mois de juillet 1875. Ses employeurs sont des galeristes reconnus. Successeurs illustres – fait sur lequel nous reviendrons -, leurs expertises sont avisées. Vincent, lui, conserve toute l'apparence du jeune premier : l'instinct, la fougue, le désir de bien faire et, tout comme n'importe quel autre jeune homme de son âge, celui d'apprendre. Aussi collectionne-t-il ces reproductions d'œuvres bon marché. Pour y plonger le regard - les décortiquer, dirait-on aujourd'hui -, y puiser à la source. Il affecte la même passion que ces collectionneurs de vignettes Panini. La même impulsion l'habite, certainement. Mais il en développe la pratique avec plus de sérieux, semble-t-il... Non que les collectionneurs de Panini ne s'adonnent pas à leur passion avec acharnement ni même conviction ! Mais le savoir que Vincent en escompte se loge obscurément dans le fond puissant des méandres de ces estampes qui, toutes, lui enseignent le traitement savant du

Un essai romancé

modelé, le graphisme suprême, la composition dans son entier, la disposition harmonieuse des valeurs, le fondu du clair-obscur... Toute une panoplie lexicale à laquelle chaque nouvel aspirant peintre se doit, à l'époque encore, d'adhérer et à laquelle Vincent, issu de ce milieu calviniste modeste, austère et résolument besogneux, n'a guère eu la chance d'être confronté, en première intention. Car Vincent, jeune homme âgé déjà de 22 ans, est affecté de cette simplicité familiale qu'il se doit, lui aussi, d'aborder pour son propre compte... Il ronge donc son frein, sans même oser ouvertement se l'avouer.

Qu'à cela ne tienne : car il ne s'agit pas seulement de compléter une obscure panoplie d'artiste. Non ; l'enjeu, dont l'essence peut nous paraître plus profonde qu'une simple collection, est d'en retenir la substance. Cette illumination qui est, pense-t-il en lui-même, l'étincelle première de toute création. Aussi Vincent échange-t-il volontiers ces images, autant que les impressions qu'elles provoquent en lui. Avec son frère Théo, en particulier, avec qui il partage le même penchant naissant et les mêmes approches volubiles du monde en devenir. Et de fait, les mêmes motifs nécessaires de l'Art... Tous ces éléments que nous verrons plus en détail ultérieurement.

Car Vincent est bel et bien un exalté, un enthousiaste, un passionné de peinture. Qualités qu'il cherche à communiquer à son jeune frère, de quatre ans son cadet. Et qui lui aussi vient de rejoindre l'honorable maison Goupil, dont le très renommé « oncle Cent » (l'autre Vincent Van Gogh) tient encore l'officine bruxelloise. A ce moment précis de leur vie, les orientations réciproques des deux frères semblent se caler l'une sur l'autre, et leurs carrières ne prendre qu'une seule et même destination... Même s'il dut paraître troublant pour une personnalité à fleur de

Un essai romancé

peau comme celle que l'on remarque déjà chez le jeune Vincent Van Gogh de porter, pour sa part, le nom illustre d'un amateur d'art ayant pignon sur rue - son oncle étant par ailleurs le fournisseur très officiel de la famille royale de Hollande ! -.

Les Van Gogh sont en effet une famille à la fois de peintres et de pasteurs. Ou plus exactement : de pasteurs réformés et, accessoirement, d'amateurs d'art. Deux activités aussi exigeantes l'une que l'autre, voire parfois antagonistes ; mais qu'il est cependant tout aussi délicat de conduire à leur point le plus haut. Si ce n'est affecté de cette humilité irréprochable et habillé d'un noyau de convictions personnelles sans faille ! Noyau que Vincent tente de fédérer en lui, sans savoir à l'avance où celui-ci le conduira ; ni rien connaître du port qui, un jour peut-être, lui sera donné de percevoir, habité seulement, en son for intérieur, de bonnes et solides intentions.

Cependant, ce qui frappe et interpelle en premier lieu chez celui qui tente de faire ses premières armes dans le métier du négoce de la peinture consiste en une maladresse tenace. Chacun le juge plutôt malhabile et ne présentant que peu d'aptitudes naturelles pour un apprentissage, quel qu'il soit. Et qui plus est, d'un tempérament peu enclin à se conformer à la règle : qu'elle soit purement scolaire ou plus largement sociale. C'est donc dans un premier temps vers les arts que l'esprit de Vincent va chercher à se réfugier, avec l'intention de canaliser ses sentiments intérieurs et parfaire, si cette compétence lui est au moins accordée, ses évidentes émotions. En cela, écrire de longues lettres à son jeune frère Théo (plus de six cents cinquante en dix-sept ans !) l'aidera à circonscrire ses intentions.

Un essai romancé

1875 : par bien des aspects, Paris est déjà cette capitale des arts qui ne cessera de s'affirmer, jusqu'à la première moitié du XXème siècle. Elle inaugure cette ère de la modernité par la douleur extrême des procès d'intention qui touchèrent des noms d'influence, qui par la suite deviendront majeurs et qui, justement, le deviendront durablement par cet intermédiaire même de la douleur qu'on tente de leur infliger. Victor Hugo, Gustave Flaubert, Charles Baudelaire, Gustave Courbet, et tant d'autres, plus anonymes encore, dans leur sillage. Cette traîne de renoms en formation fait partie intégrante de la légende paradoxale d'une ville qui se pare des lumières fantasques et cependant ostentatoires d'une bourgeoisie excessive dans ses modes de vie et ses façons de penser, car elle n'arrive à s'affirmer que dans le vice que sa morale publique combat pourtant.

Avant que ne s'élève dans le ciel de Paris cet emblème parachevé de la grandeur moderne aux arches savamment dentelées, en quoi consiste la tour Eiffel, et que ne brille sous sa robe d'acier les mille feux du bal d'une Exposition universelle dont le but affiché se propose de plier le monde frivole à la suprématie féconde de son industrie étonnamment florissante, Paris fomenté déjà, mais à son insu cependant, les gloires souterraines de ces princes en poésie : le sieur Verlaine en tête, suivi d'un autre sieur nommé Rimbaud, cet insoumis volatil ; autant que celle de ce village de Montmartre qui, en son sein, couve insidieusement une véritable pègre de l'Art... En voilà donc de beaux et fabuleux sujets de palabres sans fin que cette survenue inexorable d'un exode provincial qui, bien malencontreusement, s'agglutine aux fenêtres du spectacle de l'abandon impérial ! Au balcon de ces anges déchus d'une future décrépitude ? Car toute gloire

Un essai romancé

bourgeoise, nul ne pourra le nier, ne se vit que dans la tension la plus extrême, en quoi consiste l'essence des drames. Que toute gloire soit donc conférée à cette Ville de lumière, à sa fée électricité, et ce, si possible, au plus haut des Cieux !

Aussi sage que soit, en ces temps-là, un esprit appliqué comme celui qui habite l'âme tourmentée de Vincent Van Gogh, ses pensées vagabondes ne peuvent pas ne pas percevoir tout ce déchirement en puissance. Mais fort de sa double tradition familiale millénaire, Vincent s'en protègera tant bien que mal, trouvant un asile précieux auprès de valeurs qui, cependant, s'émiettent déjà : elles qui s'effritent si fortement avec le temps, mais dont lui restera toujours - pense-t-il et à bon droit, cela n'est pas douteux ! – les éclats de ces diamants déchus, pour toute postérité : en quoi consistent les noms sonores de Rubens, Rembrandt, Vermeer, Corot, Millet, entre autres ; eux qui si bien surent exalter la vie humaine et dépouillée, dans cette saine humilité où s'exprime le geste simple !

En 1875, lorsqu'on lit la correspondance de Vincent Van Gogh (Correspondance complète de Vincent Van Gogh, Gallimard/Grasset, Paris 1960, sous la direction de Georges Charensol), ce contraste est saisissant. Surtout lorsqu'on mesure a posteriori ce qu'exprimera ce génie du maniement de la couleur. Mais pour l'heure, rien de tout cela n'affleure. Prosaïquement méthodique, l'esprit de Vincent résiste à toute sainte tentation et se reclut paisiblement dans des tendances restées jusque-là inexplorées. Il n'est pas sans intérêt de souligner ici le parallèle de trajectoire avec un autre de ses congénères dont nous aurons à reparler ultérieurement : Paul Gauguin, récemment marié, pour sa part, à une luthérienne venue du Danemark et dont l'emploi de courtier

Un essai romancé

en bourse constituée, à peu près à la même époque, un véritable supplice d'âme !

Nous entrons ici dans la lente dynamique de l'ostracisation bourgeoise de l'artiste, qui en fera littéralement un paria social. Car en dehors du faste des ors impériaux qui en réalité s'apparentent à un artisanat secret de la convenance et du bon goût, et que, de fait, l'on nommera plus tard Art pompier, point de salut... Mais il est vrai que les modèles impressionnistes novateurs – celui de Monet en tête – prônant cette furieuse captation de la lumière, n'inondent pas encore, dans leur sincérité même, ni les rues ni les petites officines d'artistes, et encore moins les salons saisonniers de cette bienséance apaisée : ces antichambres de la multitude des séjours qui, nouvellement ouverts sur des baies lumineuses, seront bientôt octroyés à la bourgeoisie éthérée ! S'il faut qu'éclosent des découvreurs de chemins mystérieux en s'édifiant péniblement contre la pesanteur de la locomotive bien huilée de la pensée humaine, traçant ainsi sa voie sociale sur ses rails inflexibles, il faut aussi, et en conséquence, être à même de laisser de l'espace libre pour que craque le vernis et que se fissure la surface lisse de la peinture... Laissons donc ici du temps au temps et à l'œuvre ses outils à venir, pour qu'en secret elle puisse s'élaborer.

Mais de tout ceci, Vincent, pour l'instant, n'a cure. Malgré ses nombreuses lettres et son penchant naturel pour l'écriture, Vincent n'est pas un théoricien. Ce qu'il exprime spontanément est plutôt de l'ordre du ressenti : cette immédiateté qu'il tente de décrypter par une approche du sensible qui se veut par ailleurs contagieuse. Qui se projette dans cet absolu de la transmission purement communicable... Approche réfléchie, certes, qu'il élabore soigneusement, avec patience et discernement. Appelant

Un essai romancé

d'ailleurs de ses vœux une prochaine maturité et un futur esprit de décision. Mais pour l'heure, Vincent ne définit en son for intérieur qu'une lointaine règle de vie, qu'il ne s'applique qu'à lui-même. Et non à une sorte de congrégation nébuleuse d'artistes armée de force pinceaux et prête à partir à l'assaut d'on ne saurait quelle citadelle à abattre ! Les anarchistes, les socialistes, les différentes formes de marxisme qui sont alors en formation ne sont pas de son lot : lui qui subsiste bien ancré dans son aspiration religieuse d'origine... Et de fait, il ne songe pas encore à créer une communauté d'artistes uniquement centrée sur l'acte de création.

Vincent reste ainsi concentré sur l'étude de cette iconographie qu'il rassemble patiemment, négligeant quelque peu son travail quotidien. Sauf lorsque cela lui permet de se mettre en relation avec la profession qui gravite sourdement autour des artistes dits « fréquentables... » Ceux qui, par ailleurs, sont parmi les mieux lotis du siècle : possédant leurs entrées à pas feutrés chez les meilleurs commerçants du cru ; mais qui, pour cette raison même, n'ouvrent leurs portes qu'à une élite précieusement sélectionnée et à leurs ouailles triées sur le volet. Vincent, secrètement, espère bien - un jour prochain, peut-être ? - faire partie de ces privilégiés... Mais rien ne presse et son activité de marchand subalterne ne lui en laisse d'ailleurs pas vraiment l'opportunité.

Tant et si bien que Vincent, se lassant quelque peu de sa situation précaire, désertera bientôt son poste, si l'on puit dire, à la Noël 1875, pour s'en retourner tranquillement dans sa famille à Etten, aux Pays-Bas ; laquelle lui reste un point d'attache obligé au maintien de son équilibre. La cohésion intérieure de sa sensibilité, il le suggèrera souvent lui-même, en dépend. Mais

Un essai romancé

habitant désormais une chambre exiguë du côté de Montmartre, il visite aussi les salons et se rend fréquemment au Louvre où il se prend de passion pour les écoles française et hollandaise de peinture, notamment par le biais de Jozef Israëls et Jacob van Ruisdael, qui lui rappellent chacun la lumière particulièrement feutrée qui émane de la mer du Nord. Mais surtout, autre fait marquant de sa trajectoire, Vincent revient de Londres où il a d'abord vécu des jours heureux, mais qui se sont terminés tragiquement. C'est là en effet qu'il prendra véritablement conscience de son altérité physique et de caractère. Ces deux défauts allant de pair : il est roux et colérique – voire épiléptique -, ce qui le rend singulièrement repoussant aux yeux des femmes de cette époque, à en subir une cruelle déception amoureuse. Ceci eut pour première conséquence d'exacerber son caractère impulsif et désordonné. Puis de le plonger dans une sorte de crise mystique à laquelle il mêlera ses recherches esthétiques, son aspiration intérieure à la beauté suprême, ainsi que son désir naissant pour la prédication. N'arrivant pas à cerner le poids relatif de chacune de ces composantes qui le travaillent intérieurement, Vincent en devient un être instable qui, progressivement, perdra pied avec la réalité des contingences quotidiennes, jusqu'à se voir dépossédé de tout crédit professionnel.

Il se plonge alors littéralement dans l'étude de la poésie, qu'il découvre et lit indifféremment en français, anglais ou hollandais dans le texte. Parallèlement, il approfondit sa connaissance de la Bible et de plusieurs autres textes sacrés, notamment *L'Imitation de Jésus-Christ*, qu'on attribue toujours, à l'époque, à Thomas a Kempis et dont il vénère les préceptes simples, telle la sainte émanation d'une parole hautement inspirée. Dans les faits, si

Un essai romancé

Vincent prend quelque distance d'avec ses employeurs, au point que son oncle Cent est obligé de venir jouer les intermédiaires entre eux et lui, il a surtout du mal à assumer le choix d'une vocation qui reste lointaine et nébuleuse, car encore mal définie dans sa forme. Est-il irrémédiablement appelé vers autrui : ce qui l'amènerait à tenter de rejoindre le prêche exigeant de la parole ? Et lui demanderait, par la même occasion, de se conformer préalablement à un apprentissage approprié ? Ou est-il plutôt attiré vers lui-même, ce qui le tournerait plutôt vers l'expression graphique, exercice qu'il ne maîtrise pas encore à la perfection ?

Ici intervient un événement majeur dans la vie de Vincent. Et sans que ce dernier le sache encore, car Vincent mettra plusieurs années à en mesurer la portée, cet événement s'appelle tout simplement... Théodorus. Que tout le monde, au sein de la famille batave, abrège familièrement en Théo.

En premier lieu, le lien qui unit les deux frères est ancien, puisqu'ils s'écrivent réciproquement depuis l'âge de 12 et 15 ans. Théo et Vincent, jusqu'à cette période de crise larvée de l'aîné, ont le même employeur, au point qu'on assistera à un étrange chassé-croisé entre les deux amateurs d'art en puissance : Théo venant prendre la place qu'occupait Vincent à Montmartre en 1880, soit cinq ans après sa cuisante défection. Enfin, par cet emploi que l'on peut qualifier de privilégié, Théo engrange des revenus qui toujours resteront modestes, certes ; mais qui sont les seuls, dans l'entourage familial immédiat de Vincent, à être réguliers. Aussi, dès les premiers coups de semonce de cette année 1875 et la fuite qui s'ensuivra de Vincent en Angleterre (où il espère peut-être retrouver celle qu'il a timidement aimée l'année précédente, mais où, surtout, il fera ses premières armes

Un essai romancé

en tant qu'enseignant de langue, puis aspirant prédicateur), Théo lui fournira en secret, et par l'intermédiaire de leurs parents, une rente mensuelle qui permettra à celui qui se cherche encore d'abord de subsister, même chichement ; puis de s'équiper régulièrement en matériel de peinture - matériel sans lequel il n'aurait jamais pu aborder aux rivages de la célébrité picturale -. Souvent vécu par Théo comme un sacrifice nécessaire, car il se saigne littéralement en conséquence - lui et son futur ménage -, ce geste sera pourtant toujours endossé tel un véritable sacerdoce par celui qui finira par concevoir que, peut-être et malgré tout, son frère aîné devient, avec le temps, le « meilleur peintre de sa génération » ?

Dans ce tableau que nous dressons de l'état de la fratrie qui, de l'extérieur, peut paraître à ce point solidaire, il est un fait étrange qui nous aidera à expliquer les éléments que nous aborderons dans la suite de ce récit. Vincent, lors de son premier séjour londonien, est tombé amoureux de la fille de sa logeuse, la bien nommée Ursule Loyer ; lesquelles femmes sont toutes les deux d'origine française. Événement d'importance dans la vie d'un homme, me direz-vous ? Eh bien, à aucun moment Vincent n'y fera directement référence dans sa correspondance avec Théo ! Tout au plus lui confiera-t-il être porté à la lecture de *L'Amour*, par Jules Michelet... S'il n'est pourtant pas douteux que Théodore finira par apprendre la nature du désagrément qui agite son frère aîné, cela se fera uniquement par voie orale et par l'intermédiaire, qui plus est, de leurs parents. Il est donc tout un domaine de la vie intérieur de Vincent qui ne transparaît jamais au-dehors de lui, et que celui-ci couve prudemment, bien caché dans les profondeurs de son être. Tel nous apparaît, au final, l'individu Van Gogh, empreint d'une contradiction latente : entre désir

Un essai romancé

d'expressivité d'une attention ardente portée à autrui et le secret absolu d'une épaisse citadelle bien verrouillée sur ses gongs !

C'est lors de son second séjour en Angleterre, qui bientôt le mènera de Ramsgate, sur la côte orientale du comté de Kent, à la populeuse Isleworth, cette banlieue cependant verdoyante de Londres, que Vincent pense tenir la résolution de son trouble intérieur. D'abord lecteur de français dans un obscur pensionnat de la côte, puis homme à tout faire, il renforce sa conviction d'homme d'église et s'essayera même à l'exercice, pourtant fort exigeant pour un pasteur de cette obédience protestante, du prêche en chaire. S'il n'y est pas particulièrement à l'aise, il imagine que ce n'est qu'une étape qui lui permettra prochainement d'intégrer un cursus d'apprentissage approprié, soutenu en cela par les familles calvinistes de son père et de sa mère. Aussi, ce deuxième épisode anglais se terminera-t-il par un nouveau retour vers le giron familial, lequel le dirigera, par la suite, vers la glorieuse cité d'Amsterdam. Dans les intervalles de liberté que lui laisse ce transit à travers les milieux pauvres et déshérités des faubourg de Londres, Vincent pratique de plus en plus assidument le dessin dont il émaille de timides croquis les nombreuses lettres qui, à cette époque déjà, tentent de conforter en lui, autant qu'auprès de son frère, d'ailleurs, les arguments premiers de sa décision.

Tout cela pour planter le décor. Pour décrire l'homme dans son jus. Les rêves auxquels il aspire, autant que le bien-fondé de sa démarche... Vincent ne faisant jamais les choses à moitié (ce en quoi aura consisté en grande partie les éléments de son drame), il croit alors fermement aux avantages qu'il tirera de l'ouverture spirituelle qu'il est en train de se créer. Tandis que, concomi-

Un essai romancé

tamment, la préoccupation assidue de l'observation et du dessin ne le quittera plus...

Dès cette période cependant, Vincent écrit déjà des mots magnifiques qui sont comme les termes annonciateurs et le ferment de sa démarche à venir, et recèlent au passage le cœur et l'âme de son approche magique : intimement nourrie d'une pensée qui s'abandonne, bien malgré elle, à son terrible destin... « Je ne connais pas encore de meilleure définition de « l'art » que celle-ci : L'art, c'est l'homme ajouté à la nature, la réalité, la vérité, dont l'artiste fait ressortir le sens, l'interprétation, le caractère, qu'il exprime, qu'il dégage, qu'il démêle, qu'il libère, qu'il éclaire » écrit-il. Vincent Van Gogh fait donc partie de ces êtres – et ils sont plus nombreux qu'on ne pourrait l'imaginer en première intention ! – qui se refusent à croire formellement à ce que la nature, pourtant prolifique, leur procure le plus volontiers du monde : à savoir le talent. En quoi consiste cette vision première qu'il porte de son environnement, vision qu'il dirige spontanément vers l'offrande de son être tourné vers autrui ; fait qu'il juge d'une portée salvatrice, mais qui, il s'en apercevra douloureusement par la suite, nécessite le haut sacrifice de sa vie toute entière. Mais pour l'heure, le sieur Vincent Van Gogh doit d'abord expérimenter, dans le but de l'éprouver et si possible la renforcer, cette tendance qui le porte à se préoccuper humblement de ses congénères, pour leur faire le don précieux de son être ; et ce pour leur bien-être à tous, comme pour sa pure satisfaction personnelle, pense-t-il...

C'est cette démarche qui fondamentalement le pousse à vouloir professer en chaire. A envisager de monter à son tour - sous l'impulsion induite, très certainement, du modèle familial - vers le pupitre des suppliques et des souffrances humaines qu'il situe au

Un essai romancé

cœur sombre des temples de la foi, et de l'exercice délicat de l'abandon de soi. Son crédo d'abnégation le porte à vouloir exprimer ; mais, finalement, plus pour tenter d'extérioriser cette puissante émotion qui toujours le remplit, et parfois même l'accompagne, que parce qu'il en possède l'élémentaire fluidité. Pas d'évidence spontanée, en effet, dans ce parcours qu'il inaugure à Amsterdam, grâce au concours de cet autre oncle paternel, le dénommé Johannès, directeur d'un chantier de marine, lui aussi versé dans le parti obscurs des opinions calvinistes. Bien campé aux abords d'un terrain de construction navale de ce quartier ouvrier, Vincent y découvre la masse laborieuse et ses pratiques sociales assurées, rythmées de saintes et sobres festivités, lorsque les circonstances s'y prêtent. Pour le reste, dominant plutôt ici la frugalité et la retenue, ce qui n'est pas non plus pour déplaire au caractère introverti de Vincent ; lequel préfère de loin s'enfoncer dans la pénombre claquemurée de sa chambre que de fréquenter les épanchements oraux excessifs et qu'il sait par ailleurs inutiles... ! Si Vincent éprouve si souvent le besoin de se confier, ce sera toujours et avant tout par l'intermédiaire du papier qu'il se confrontera à cette pratique pour lui salvatrice.

Cité d'Amsterdam, de la mi 1877 à la mi 1878 : balloté entre Université de Leyde et le quartier des chantiers navals, pourquoi ne pas y voir une simple bravade ? Un défi à l'entendement ? Vincent y est prostré au noir des intérieurs de cheminée, des lampes à huile, dans une chambrée pas plus grande qu'une cellule de navire et ballotée comme telle, mais sur les murs de laquelle il cloue toujours avec autant d'application, de déférence et de louable ferveur ses gravures fétiches, à en couvrir des

Un essai romancé

cloisons complètes de bois, du sol au plafond. Tant et si bien qu'il baigne en permanence dans ce rappel graphique de l'essence de la peinture... Certes, il recopie avec application des pages entières de sermons, y compris dans les lettres qu'il envoie avec toujours autant d'enthousiasme à son jeune frère. Par la fenêtre, il voit passer la vie, comme on le ferait depuis un trois-mâts qui glisse vers l'horizon, sans autre préoccupation quotidienne que de se recroqueviller sur soi-même et sur ses fameuses vignettes déjà évoquées, style Panini. Observateur impénitent, Vincent croit y percevoir le refuge propice à développer sa propre vision sacerdotale ; mais les résultats de ses études, bientôt, lui ouvriront les yeux : donnant tort à ceux qui lui auront fait confiance à propos des capacités réelles que pouvaient fédérer ses obscures ambitions. Vincent n'est pas taillé pour les études universitaires, notamment en grec et en latin. Sa connaissance des textes saints et surtout de leur interprétation en sera cruellement amputée.

S'il n'ira pas au bout de son cursus, du moins, il se grandira pour un temps de cette proximité d'avec le camp des ouvriers, des peines et de leurs labeurs, que Vincent apprend à loger dans sa chair. S'il est un enseignement qui lui sera des plus profitables, il consistera en ceci : que la vie vue du dehors est bien aussi âpre et dure que celle qui l'agite en son dedans. Cependant, cela n'en constitue pas moins une nouvelle approche de l'échec : expérience touchée du doigt (*Ecce homo*, si l'on puit dire) et vécue au plus près de cette souffrance humaine d'avec laquelle Vincent se confond volontiers... Au moins, son cœur y palpitera au souvenir des traces de Rembrandt, célébrité qu'il traque d'ailleurs dans ses moindres recoins. Aussi, renforçant sa conviction intérieure, Vincent ne se déjugera pas : il acceptera, n'ayant

Un essai romancé

passé aucun des examens envisagés, et à l'issue de quelques sourdes péripéties propres à lui permettre de retomber sur ses pieds (il aurait souhaité dès avant cette époque être un dessinateur de revue), de rejoindre un corps de prédicateurs missionnaires qui sévissent dans les campagnes éloignées et nécessiteuses de Belgique, vers ces mineurs déshérités du Borinage.

Mais nous n'en sommes pas encore là, loin s'en faut. Car de saut de puce en saut de puce, le temps, continument, passe... De 1878 à la fin 1880, le terme qui vient spontanément à l'esprit est celui d'immersion. Pris dans le sens de confrontation directe avec cette part concrète que tente de bâtir sa conviction intime, construisant laborieusement l'être que désire devenir Vincent Van Gogh. Car Vincent ne souhaite pas seulement se laisser porter par le courant... S'il s'immerge intentionnellement dans les ardeurs du flot humain, n'est-ce pas pour mieux en exploiter la force, la puissance intérieure et pouvoir de la sorte les mieux restituer, plutôt que de se rendre disponible pour les accompagner durant cette vie que, manifestement, nous devons tous accomplir sur la terre ? Ce en quoi consisterait en somme sa profonde destinée ? Dans tous les cas, il se sent pris au cœur d'une marée humaine qu'il tente de comprendre et de canaliser, tout comme il se propose de se canaliser lui-même. Mais il s'agit alors d'une confrontation forcée ; émanant d'une vocation qu'il aura plutôt choisie par défaut. La houle et la tempête hurlent déjà au-dehors : mais que se passe-t-il, réellement, dans l'esprit de celui que les hommes, de leurs côtés, semblent vouloir ostensiblement abandonner ? Car ce sont ces questions qui agitent secrètement l'âme naissante de Vincent Van Gogh, on le perçoit volontiers ; ces sortes d'interrogations que nul ne peut

Un essai romancé

véritablement aborder de front avec autrui, et surtout pas avec ce cher pasteur Stricker, cet autre frère de sa mère, qui s'est proposé pour accompagner ses études. Et dans ses lettres du moment, Vincent, concentré comme jamais, ne fait qu'évoquer longuement des morceaux de sermons, comme pour se convaincre du bien-fondé de son approche et de la pertinence de sa tentative, en attendant que vienne le cueillir le désastre prochain du reflux ! Car c'est bien vers le rivage refoulé qu'il s'en retourne : vers son point de départ, malade et affaibli ; ce roc de lui-même mal dégrossi, mal équarri, mais où subsiste, tangible autant qu'inaccomplie, sa vaine perception de vivre.

Alors Vincent s'accroche à ce qui lui reste : cet oncle Cornélius, par exemple, qui tient une galerie d'art à Amsterdam et qu'il visite de temps à autre. Avec ce secret désir d'entrer un jour en contact avec ce peintre nommé Anton Mauve, du patronyme d'une couleur, véritable renommée familiale dont il admire ouvertement les productions. Ce cousin par alliance, lui aussi spécialiste des scènes de genre et parfois même de paysage, jouit alors d'une telle réputation qu'il en reste sur ses gardes, méfiant vis-à-vis de toutes les velléités non étayées. Mais c'est bien lui qui, au final, accueillera Vincent à La Haye en 1882, lorsque toutes les pistes spirituelles de ce dernier se seront effacées autour de lui, en lui mettant un pied définitif à l'étrier des procédures inhérentes à l'art de peindre. Vincent, plus tard, après la mort de ce dernier, en 1888, s'attachera à restituer un émouvant *Souvenir de Mauve*, consistant en une simple silhouette d'amandier en fleur posé sur son carré d'herbe verte. Thème d'où il tirera l'une de ses plus célèbres séries, après celle des tournesols : tout juste deux ans à peine avant de disparaître lui-même !

Un essai romancé

Ce qui fait que Vincent, peintre si extraordinaire dans sa pratique, si singulier dans son approche et si personnel par le rendu de sa texture, dans son abord à la fois sculptural et graphique de la couleur (au point de ne pas pouvoir aisément discerner s'il peint, sculpte ou bien dessine lorsqu'il produit une œuvre), s'inscrit pourtant bel et bien dans une lignée. Fait que le public aura cependant à ce point négligé d'observer, tant on se sera par la suite entièrement focalisé sur son étonnante trajectoire personnelle et sur la nature résolument affective des liens qu'il entretient avec son frère Théo, dont la correspondance, publiée dès 1914, entre pour une large part dans leur renommée réciproque.

Car en effet, jamais l'on n'aura autant pu mesurer que par l'intermédiaire de cette correspondance scrupuleuse les affres et questionnements qui agitent les processus internes de la création, surtout lorsque l'entité qui la porte est à ce point inquiète ; et le support des contenus de la peinture s'enrichit ici lumineusement de celui, consigné avec engouement et application, des missives qui désormais leur paraissent indissociables. Et cette innovation est la marque même de la modernité : fruit en quoi aura consisté la profusion épistolière de cette fin de siècle, en tant que mode de communication sociale éprouvée, entre autres. Fenêtre faussement ouverte sur les profondeurs abyssales de l'être ? L'on pourrait longuement en discourir... Le fait majeur qui est ici à retenir étant que la célébrité de l'une a opportunément concouru à l'avènement de la seconde. Mais ce ne sont pas ces points particuliers que nos prochains développements romancés se proposent de débattre...

Un essai romancé

Pour l'heure, Vincent ne ménage pas sa peine, étant plutôt du genre à déborder de zèle. Début 1880, il écrit depuis Etten : « Je pense souvent à toi (Théo) et me réjouis fort que tu ailles bien et que tu trouves là-bas (à La Haye) des choses qui te vivifient et qui sont pour ainsi dire de la nourriture pour la vraie vie. Parmi ces choses, on peut compter l'art sublime, c'est-à-dire les œuvres de ceux qui travaillent avec leur cœur, avec leur esprit et avec leur intelligence (...). » Paroles qui restent pour le moment prophétiques, mais en lesquelles Vincent se projette bien évidemment dans son entier. Dans le même temps, charrettes, chevaux, chemins de halage, sombre misère, épidémie sournoise et accident de fond de mine, qu'il visite religieusement, affecté de son pesant sacerdoce, seront bientôt son lot quotidien. En se forçant à côtoyer la misère qui tant le heurte, en réalité, Vincent se force à ressentir. Trois mois plus tard, depuis les faubourgs de Bruxelles, il s'émeut à haute voix que « l'image de l'abandon le plus complet, véritablement indicible, de la solitude et du dénuement de la fin des choses ou de leur vigueur nous fasse penser à Dieu. » Contraste saisissant, si ce n'était la conviction cohérente qui, manifestement, anime le dessous des intentions de notre artiste du futur...

Car arrivé à la moitié de cette année 1880, dûment inscrit auprès d'une école de prédication évangélique, l'esprit toujours rempli de ses malignes illusions et s'étant installé à ses propres frais près de Mons, chez un logeur colporteur de son état (auprès des enfants duquel, pour compensation, il donne des cours du soir), Vincent se tourne plus volontiers pour dessiner vers l'environnement qui l'entoure. Tout ce qu'il voit : non seulement à travers ses pupilles aguerries, mais surtout et avant tout avec le cœur, ce à quoi il s'est mentalement préparé. Cette confrontation,

Un essai romancé

il n'en a pas clairement conscience, surgit devant ses yeux telle une rude initiation de vivre, une manière d'apprentissage. Et à mesure qu'il se confronte à cette réalité indicible, la percevant pour ainsi dire tactilement, Vincent devient de moins en moins mystique.

Ces trois mois passés à Mons, auxquels s'ajouteront six autres mois supplémentaires affectés dans le Borinage, ne feront pourtant que renforcer son échec initial, factuellement parlant. Si ce n'était la prise de conscience progressive de l'univers de la mine de plomb. Et la mise en place sous-jacente d'un schéma, certes encore un peu fragile - car en manque flagrant de profondeur et de confiance en soi -, basé sur l'emploi exclusif du crayon. Le recours à ces surfaces de plénitude restituée ouvre cependant l'esprit de Vincent sur une ère de la restitution forcée... Car tel un moine flagellateur, il n'hésitera pas à s'auto-punir lorsqu'il pensera s'être pris en défaut de réussite ! Ce côté obscur de la psychologie de Vincent Van Gogh en dit long sur le jusqu'aboutisme du personnage.

Mais cette vie lui convient très bien. Ni bourgeois, ni prolétaire, Vincent fait partie de la masse des anonymes qui n'ont que le levain de la foi - c'est-à-dire celui de se convaincre du bien-fondé de ce qu'ils mettent en œuvre pour aspirer à exister -. Composante qui, bien évidemment, est entrée dans le choix de Vincent de revenir s'installer à Bruxelles, dans cette confuse perspective d'y fonder un atelier, sous les hospices, par exemple, du peintre d'origine néerlandaise, Anton van Rappard. Ce qui se concrétisera en effet, à partir du mois de juillet 1880, quand Théo aura enfin été promu à Paris ; et ce sera par son intermédiaire que Vincent réussira à entrer en contact avec le scrupuleux van Rappard : peintre lumineux au demeurant, au ferment un tant soit

Un essai romancé

peu socialisant et dont Vincent, pour l'instant, copie avec application l'ambiance, si ce n'est les œuvres mêmes... Nonobstant la brièveté du séjour, mais flanqué pour une fois d'un solide pédagogue de la ligne et du trait, cette période est la première qui sera féconde, en termes de production. Est-ce dans un même contexte que lui avait été évoqué, l'année précédente, son homologue français, plus direct dans son approche, plus frustré dans ses rendus, qui se nomme Jules Breton ? Et est-ce parce que Vincent est à ce point démuni (Vincent paraît effectivement extrêmement démuni depuis plus d'un an) qu'il entreprend à pied, à partir de Bruxelles, le voyage vers le lieu de séjour du susnommé Breton ? Peintre que, finalement, il ne verra pas, n'ayant pas osé pousser la porte de son atelier !

Malgré ses nombreux travers, Vincent n'étant pas un illuminé dans l'âme, mais bien un être raisonnablement rationnel – le « raisonnablement » s'attachant ici à sa composante inquiète –, c'est plutôt vers une telle hypothèse que je pencherai. Mais encore une fois, force est de constater que ces choses ne sont pas exprimées, même auprès de son frère. Alors, tel un obscur Rimbaud des grands espaces, dont Vincent semble partager l'instabilité latente et l'inadaptation criante, cet insoumis social s'est mis soudain à errer à travers la Belgique ; puis à travers les plaines du Nord de la France, jusqu'au petit village côtier où il avait espéré retrouver son mentor ; lequel, à l'instar d'Anton van Rappard, a élu comme motif privilégié de sa peinture le monde discret des travailleurs. On se retrouve alors entre gens d'une même communauté d'esprit, bien que le dernier venu ne soit encore qu'un néophyte. Ainsi Vincent ira-t-il jusqu'à prendre, durant cette période que l'on devine fervente, un peu de distance forcée d'avec son frère Théo, lequel, pour sa part, s'apprête à

Un essai romancé

fortement s'impliquer dans son nouvel emploi obtenu à Paris, tout en continuant de ne rien faire connaître du rôle exact qu'il joue auprès de son frère Vincent.

Mais contrairement à son illustre prédécesseur nommé Rimbaud, cette errance, ici, précise obstinément son but. Car envisager, même dans un futur nébuleux et lointain, la peinture comme une activité pérenne de subsistance, requiert de s'établir en atelier. De se choisir un lieu de villégiature. Confusément, c'est déjà ce que recherche, en plus de la fréquentation des artistes, l'esprit alarmé mais cependant lucide de Vincent Van Gogh. Raison pour laquelle on le voit être attiré par les grandes villes. Paris lui semblant pour l'heure inaccessible et se sentant au fond de lui un peintre du Nord, il reste focalisé sur des centres comme Bruxelles ou La Haye ; mais manque, pour ce faire, cruellement de subsides... D'où ces retours incessants vers le presbytère d'Etten, afin de se reconstituer au sein de sa famille. De faire une pause et, si possible, reprendre un contact familial... Un bref éclair dans l'esprit, à chaque fois ? Oui ; car Vincent reste méfiant vis-à-vis de l'image que nourrit de lui – nous le verrons plus en détail par la suite - son contexte d'origine. Sauf pour ce qui concerne celui qui durera six mois, d'avril à décembre 1881, et sur lequel il nous paraît nécessaire de dire tout de suite un mot.

Cependant, attention : permettons-nous au préalable d'esquisser une sérieuse mise au point. Toutes les sentences sur l'Art qu'a pu proférer jusqu'à présent l'esprit exalté de Vincent ressortent d'une fréquentation intellectuelle de la peinture, et non d'une pratique fusionnelle qu'il entretiendrait avec elle. Et il en est de même des sentences sur les êtres : lui qui espère les avoir connus et suffisamment côtoyés pour être à même de s'en inspirer un jour, il se rend compte patiemment que, bien au

Un essai romancé

contraire, leur vulnérabilité le touche au plus près, l'atteignant au plus profond de son être et de sa sensibilité. Sans le vouloir, par cet échec de sa délicatesse, Vincent se retrouve à nouveau à la croisée des chemins. De retour à Etten, point d'attache en quoi consiste la demeure familiale, tandis qu'il aborde désormais à ses 25 ans et que, même s'il ne peut en avoir conscience, il ne lui reste que douze années à vivre, notre artiste en herbe se doit de nouveau de chercher à se reconstruire, sans rien savoir de la direction qu'il se devra pour cela d'emprunter.

Or le chemin pour parvenir à une reconstruction reste long et parsemé d'embûches : résumons-nous un instant. Vincent fréquente les arts par vocation familiale depuis sa plus tendre enfance. C'est un Eden qu'il croit percevoir au loin, mais qu'il ne fait que vaguement ressentir. A Paris, en 1875, dans l'immersion fébrile de son métier, Vincent commence à collectionner les estampes ; mais n'y pénètre que par l'intermédiaire timide du regard. L'année suivante, lors de son deuxième voyage en Angleterre, Vincent ose commencer à poser sur le papier ses premières vignettes auto-commandées : mais elles ne sont guère plus grandes qu'un de nos actuels post-it ! Puis, par dépit amoureux sans doute, surgit une parenthèse mystique : sincère, mais sans aucun lendemain ; et cependant hautement passionnée, puisqu'elle durera en elle-même cinq longues et bien tristes années ! Heureusement, de ce laps de temps qu'on pourrait croire « gaspillé » pour les qualités intrinsèques de l'artiste, Vincent saura fortifier seul sa pratique du dessin : jusqu'à la porter vers une hardiesse du trait si surprenante pour un autodidacte !

Bref : toute une longue et lente maturation du regard. Un profond chamboulement intérieur, tel un potager en friche, se devant au

Un essai romancé

préalable d'être bêché, labouré et dument retourné, avant toute semaille et germination... Puis soudain : dix ans pour réaliser deux mille œuvres, dont neuf cents peintures en moins de huit ans ; soit exactement cent dix peintures par an. Ou encore, à titre de comparaison : une œuvre peinte en continu tous les trois jours et demi ! D'où l'on tire de cette prouesse de la fécondité picturale l'honorable conclusion que l'homme Vincent Van Gogh doit en être soit excessivement loué, ou qu'au contraire il se doit d'être immensément décrié pour son approche immédiate et expéditive des choses ! Mais dans les deux cas, n'est-ce pas tout aussi injustement que ces deux jugements sont portés, aurait-on envie de se demander ? Car loué : pour avoir ouvert une brèche, notamment en son cœur, lequel aura pour nous contenu toutes les perceptions à vif de la couleur ? Peintre éminemment reconnu de l'expressionnisme naissant, Vincent ne le serait-il pas plus encore du futur Art brut, si je puis me permettre... ? Ou à l'inverse, décrié : nous avons déjà abordé ce point de vue issu de la navrante convenance ! Dans cette période si concentrée où l'art a explosé en mille morceaux partout à travers l'Europe, Vincent fait encore figure de météorite par la vitesse avec laquelle il se sera défait de tout académisme (n'oublions pas non plus l'obstination fascinante du facteur Cheval, de laquelle l'expérience de Vincent se rapproche par de nombreux aspects). Et de surcroît, qui n'a pas vécu le calvaire et la passion inhérents aux êtres à qui semble vouloir s'associer la personnalité introvertie de Vincent, peut-il véritablement s'ériger en juge objectif de l'âme des hommes et de leurs piètres sentiments ?

Revenons maintenant sur les tenants et aboutissants de cette nouvelle péripétie. Péripétie en effet que ce retour à Etten, durant lequel il annonce de but en blanc qu'il a pris la décision de

Un essai romancé

devenir un artiste. Mais par le passé déjà, bien que pudiquement il est vrai, et accompagné de cette distance langagière qui le caractérise généralement, dans ses lettres à Théo, Vincent s'est plaint de son état de solitude. « Moi aussi, j'ai besoin de relations amicales, affectueuses. Je ne suis pas une fontaine publique, ni un réverbère en pierre ou en fer ; je ne puis donc m'en passer, sous peine de vivre, comme tout homme normal et instruit, avec une étrange sensation de vide, avec le sentiment qu'il me manque quelque chose. Je te dis tout cela afin que tu comprennes quel bien ta visite m'a fait » lui écrit-il de Cuesmes, près de Mons, en Belgique, le 15 octobre 1879.

Dès lors, inévitablement, lorsque Vincent rencontre à Etten, deux ans plus tard, la fille du pasteur Stricker – c'est-à-dire l'une de ses cousines, jeune veuve et mère d'un petit garçon, venue pour s'y ressourcer -, il en tombe immédiatement amoureux ; et à nouveau – bis repetita ! -, celle-ci le repousse violemment, au point de s'enfuir. Ce qui amènera Vincent, par pure provocation certainement, à tenter de se mutiler une première fois en se brûlant la paume de la main, afin de tenter, dit-il, de prouver sa détermination amoureuse. E conduit par les parents mêmes de l'innocente « victime » (le pasteur Stricker, vous vous souvenez : celui qui avait proposé de prendre Vincent sous son aile durant ses études à Amsterdam...), il se réfugie alors dans le dessin, tel un dérivatif puissant, avant d'aborder timidement la technique, nouvelle pour lui, de la sépia. Edifiante déconvenue ! Et toujours accompagnée, chez Vincent van Gogh, par ce côté excessif du personnage.

Mais avec Vincent, nous n'en sommes pas encore au bout de nos peines... Car imaginer l'ampleur du déchirement ! Vincent fait désormais figure de traîne-misère qui est allé d'échec en échec,

Un essai romancé

aux yeux de son entourage familiale. Il y a même créé un trouble certain en obligeant à une scission de convenance au sein de l'entente cordiale d'une domesticité élargie. Quel parti vont prendre les uns et les autres, vis-à-vis de cette lamentable affaire sentimentale ? Le fautif sera-t-il accablé ? Et quelle répercussion sur son être démuné et sa piteuse orientation ? En d'autres termes : comment rebondir le plus honorablement du monde, pour les siens autant que pour lui-même, après ces troubles circonstances ?

Premier constat : personne n'accablera, officiellement du moins, l'initiateur fautif, et toute relation continuera de paraître normale, en apparence du moins. Même si une distance se sera nécessairement créée entre les êtres d'une même lignée, Anton Mauve ne le repoussera pas en première intention, par exemple, lorsqu'il s'agira, quelques mois plus tard, de lui ouvrir la porte de son atelier. Mais surtout, c'est dans ce contexte des années 1881 à 1883 que le soutien moral et affectif de son frère Théo prendra toute sa dimension. Pour autant, on le sent bien, Vincent se doit, pour lui-même autant que pour les autres, de prendre de la distance. Autrement dit, deuxième constat : Vincent devra certainement, s'il veut pouvoir se renouveler et achever sa reconversion intérieure, consentir à s'exiler de lieux que pourtant il affectionne - au minimum de ceux d'Etten et d'Amsterdam -. Pour se faire, Vincent ne dispose guère d'un éventail large de possibilités. Il choisit donc La Haye, ville où il avait débuté dix ans plus tôt son emploi au sein de la maison Goupil et qu'il connaît donc un peu, continuant d'y séjourner brièvement lorsque son frère y travaillait.

Si Vincent passe dès lors l'essentiel de son temps à se perfectionner en un dessin aux teneurs monochromes, son frère

Un essai romancé

Théo, revenu de sa disgrâce après l'aveu tardif de leurs parents, lui fera parvenir ses premières boîtes de couleurs (entendez par là : ces petits rectangles de couleurs additionnées de gomme arabique), dont Vincent usera avec délectation. Rapidement, l'outil de prédilection est trouvé et dès l'année 1883 les premières aquarelles fuseront, sous les doigts devenus raffermis de notre peintre innovateur !

Voilà pour ce qu'il en est du côté factuel des choses. Mais peut-être cette présentation est-elle encore trop simple ? Car il faut toujours, en ce qui concerne la vie agitée de Vincent Van Gogh, s'en référer à la source première – aux lettres qu'il produit –, même si ces dernières ont besoin, en guise d'éclaircissement, d'être « décodées ». Dans les faits, la mutation de Vincent est lente et douloureuse. Elle semble, de premier abord, incertaine et peu déterminée. Elle hésite entre allers et retours, prises de décision contraires, tiraillée qu'elle est entre des événements mal maîtrisés et des contingences forcées.

En 1879 déjà, Vincent dit avoir conscience que sa vie difficile l'éloigne des autres ; en conséquence de quoi, il perçoit qu'il devient une source de discorde pour sa famille. Mais, rétorque-t-il aussitôt, cette constatation renforce sa conviction intérieure pour les choses qu'il aime. S'il admet avoir tendance à se refermer sur lui, il pense pouvoir contrarier cette prédisposition par une soif d'apprendre et de lecture. Victor Hugo, Shakespeare, Dickens, ou *La case de l'oncle Tom* d'Harriet Deecher Stowe (paru en feuilleton dès 1852), notamment, dont il apprécie aussi bien les profondeurs que la simplicité d'expression. Pourtant, lui-même n'est pas insensible aux arguments qu'on lui oppose : à quoi

Un essai romancé

peut-il servir, se demande-t-il. « On se sent prisonnier dans la gêne. » Et il commence alors à penser que si Dieu se loge partout, il peut tout aussi bien se loger dans les tableaux... (A cette date, il est en train de recopier intégralement les soixante *Exercices au fusain* de Charles Bargue, qui sont des études académiques du corps humain ; puis il s'attaquera à l'énorme compilation des *Cours de dessin* en trois volumes).

Lorsque les masques tombent, à l'été 1880, tandis que les rôles de chacun se sont révélés ; que Vincent aura expérimenté douloureusement ses contradictions et que Théo se dévoilera être le pourvoyeur sous-jacent des fonds qui transitent par ses parents, Vincent se confie et s'en explique. L'épisode d'Amsterdam, dit-il, n'était pas son idée ; mais une élucubration familiale, qu'il condamne a posteriori comme une idiotie. Mais surtout, Vincent y exprime clairement (son frère venant d'être muté à Paris, ces lettres charnières sont écrites en français, langue que Vincent maîtrise avec lourdeur, pour ce qui est d'aborder des sentiments profonds) que son intention a toujours été le dessin ; que les voies annexes n'étaient qu'une façon détournée d'y parvenir, tout en s'accordant aux impératifs de la société. Et surtout, il dit que les épreuves qu'il est en train de vivre (il est présentement au plus bas de sa condition sociale et du constat de sa non réalisation artistique) ne font que renforcer sa détermination.

En réalité, la période qui se situe entre les deux séjours estivaux de 1880 et 1881 à Etten est un point de clivage avéré. L'affaire Stricker, alors qu'il poursuit de ses ardeurs l'infortunée Kate Vos, sa cousine (mais cette situation n'était-elle pas, elle aussi, "arrangée" ? on est en droit de se le demander – ce qui au passage en dirait long sur "l'amicale pression" du milieu d'où est

Un essai romancé

issu Van Gogh...), devient un révélateur qui montre qu'il est bien passé de l'autre côté du miroir. Elle représente le dernier soubresaut intérieur qui s'oppose à sa volonté. Mais le goulet est franchi. Les rapides étroits ont été dépassés. Vincent a définitivement basculé vers son côté chaotique.

Et Théo qui, solidaire d'avec sa famille, a jusque-là toujours tenté de convaincre Vincent de rentrer dans le droit chemin et de réendosser son costume passe-partout, oui, Théo, sachant par avance l'arrachement que cette décision produira, va immédiatement prendre le parti de l'accompagnement, lui qui est peut-être le seul à pouvoir mesurer les implications, néfastes autant que potentiellement fastueuses, que ce choix de vie déterminera ! De fait, Théo n'a pas hésité une seule seconde. Dès septembre 1880, il propose à Vincent de venir le rejoindre à Paris, où il n'est arrivé qu'en juillet. Ou, à tout prendre, à aller s'installer à Barbizon, où sévit une école renommée de jeunes peintres. Si Vincent réfute la proposition sous le prétexte qu'il ne possède aucun revenu de subsistance, l'échange postal de gravures originales sur bois et d'eaux-fortes s'intensifie. Et les classes « par correspondance » du « vieil » apprenti dessinateur en herbe se poursuivent ! Puis en ressortira la demande pressante de Vincent de rencontrer un maître qui puisse lui indiquer comment manier la couleur...

Ce nouveau fait est primordial. Le dessin, Vincent le pratique suffisamment et à haute dose depuis plus de cinq ans ; et quoi qu'il en soit, la tendance actuelle, tout autour de lui, est de se détacher progressivement du réalisme trompeur pour ne retenir que la véracité du trait, fut-elle grossière, mais sincère. Vincent, d'ailleurs, explorera cette veine avec brio dès qu'il aura compris, grâce à l'appui de la couleur, que le merveilleux ne se loge pas

Un essai romancé

dans l'exactitude du détail bien reproduit mais plutôt dans le mouvement cohérent de l'ensemble. Au point que son mouvement à lui, parfois augmenté des accès hallucinatoires qui émailleront son parcours psychiatrique, fera la démonstration plénière de la force avec laquelle un peintre est capable de happer le regard du spectateur, pour l'hypnotiser dans cet enfermement latent de la toile. D'où cette insatisfaction actuelle de Vincent, qui pense ne pas avoir achevé son apprentissage - puisque la pratique de la couleur lui fait à ce point défaut, lui restant toujours inaccessible -, afin d'être en capacité de libérer sa puissance de captation !

Ici, une longue citation s'impose : elle nous donnera les clés de la démarche sensible du dessin de van Gogh. « Veux-tu voir quelque chose de curieux, explique-t-il à son frère, mets un de ces griffonnages (de l'artiste Méryon) si juste et si puissant à côté de quelque planche de Viollet-le-Duc, ou de qui (que) ce soit qui font de l'architecture - rappelons que ce corpus de lettres est écrit dans un français approximatif -. Alors tu verras Méryon en pleine lumière à cause de l'autre eau-forte qui servira, ne vous déplaie, de repoussoir ou contraste. Bon, qu'aperçois-tu alors ? Ceci : Méryon, quand bien même il dessine des briques, du granit, des barres de fer ou garde-fou d'un pont, met quelque chose de l'âme humaine, ébranlée par je ne sais quel navrement intime, dans son eau-forte. J'ai vu des dessins d'architecture gothique de V(ictor) Hugo. Hé ! bien, sans avoir la puissante et magistrale facture de Méryon, il y avait quelque chose du même sentiment. Quel sentiment ? Cela a quelque parenté avec celui qu'Albrecht Dürer exprima dans sa « Mélancolie » (...). »

Cette citation démontre en premier lieu une connaissance aigüe des productions de ses pairs, anciennes ou récentes - voire très

Un essai romancé

récentes même -. Connaissance que l'œil aguerré du peintre en devenir étaye déjà d'une analyse sans faille... Pour parvenir à un même degré d'intensité que celui qu'il décèle chez ces prédécesseurs, Vincent ira jusqu'à expérimenter une nouvelle technique : la plume, laquelle lui permet de rehausser le dessin préalable aux allures éteintes jusqu'au niveau de celui de Méryon, ce graveur atteint de troubles psychiques. Cependant, englué dans ce cœur inculte et sans ressource du Borinage, la précarité le menace, lui aussi... En cela réside – ce qu'on a déjà évoqué - la raison principale de son retour à Bruxelles ; à défaut de pouvoir monter à l'assaut de la capitale mondiale des arts qui n'en reste alors qu'à sa phase de gestation !

Avant même d'être en capacité de régler durablement la question de la stabilisation de ses conditions matérielles, pouvant idéalement aboutir, dans son esprit, à l'établissement d'un atelier, Vincent se pose régulièrement la question de ses ressources pécuniaires et de leur emploi. Sans le sou, il s'achète deux costumes de velours côtelé, tissu résistant et qui lui sied pour de nombreuses activités. Pour être en mesure de parfaire son apprentissage, il explore toutes les possibilités. A commencer par l'emploi de modèles vivants. Mais comme les heures de pose sont, elles aussi, rémunérées, il ambitionne de collectionner les habits et les accessoires. Ainsi, depuis Bruxelles, et bien malgré la fréquentation récente de van Rappard, il ne voit toujours pas le bout du tunnel. Il commence donc à en vouloir aux membres de sa famille, particulièrement à ceux qui ont fait fortune dans le négoce de l'art - tout en entretenant parfois directement les artistes - et ne semblent pas prêts à agir de la sorte avec lui. Ne serait-ce, dit-il, qu'en le mettant en relation avec des personnes qui pourraient l'aider efficacement pour gagner du temps. Il

Un essai romancé

commence par ailleurs à remarquer de la suspicion, voire de la raillerie pour son mode de vie certainement marginal, et qui émane de l'incompréhension que sa quête suscite : la recherche du point de vue d'un paysage pittoresque par exemple. Faisant le bilan de tout cela et ayant conscience de ses lacunes initiales en dessin, il oriente son rendu vers un cachet plus personnel.

De ce contexte, il ressort que Vincent fait un amalgame entre les réactions que nourrissent les siens à son encontre et les préceptes religieux dont ils font profession et que leur dicte leur posture sociale. Pour lui, une rupture s'impose. En conséquence de quoi, Vincent commence progressivement à se détacher de son esprit religieux. Pour autant, lorsqu'il revient vers le foyer de ses parents pour y subir la déconvenue que l'on a déjà évoquée, Etten est aussi le lieu où le dessin de Vincent va singulièrement se renforcer, pour enfin s'élargir. Il gagne alors en vivacité de composition, ses traits se chargeant de vigueur et de fermeté ; il y aborde une notion de volume qui leur était jusque-là étrangère... Désormais, Vincent dessine plein cadre ! Sa personnalité insoupçonnée, vue de l'extérieur, sur le papier, commence alors à transparaître. Lorsqu'il se met à dessiner une silhouette, un outil ou bien une chaise, désormais, leur présence sautera aux yeux.

Examinons donc les choses de plus près. Dans toutes ses lettres, y compris dans celles qu'il écrit à Théo, Vincent n'y est préoccupé que d'un seul sujet primordial : son rapport avec l'Art. Celui qu'il développe : soit les embûches qui ne lui permettent pas encore de le pratiquer correctement ; de parvenir aussi rapidement qu'escompté au résultat qu'il aurait espéré. Plus tard, il y exposera son corps-à-corp direct avec cette matière même qui inonde ses toiles ; d'avec cette lumière interne dont elles seront

Un essai romancé

constituées. Et lorsqu'il se hasarde à évoquer l'ambiance familiale ou la nécessité de telle ou telle rencontre ou même séjour, bref, toutes contingences de sa vie pratique, ces dernières n'y seront invitées que comme des données aléatoires et périphériques. Une lointaine constellation d'événements satellitaires qui gravite autour de lui. Le sieur Vincent, pour sa part, se meut dans cet espace matériel des choses, tel un météorite. Tandis que, pour ce qui est de la conduite de sa pensée, il serait plutôt du genre marteau-pilon ! Lorsqu'il se fixe un objectif, Vincent le rabâche sans cesse, jusqu'à satisfaction. Ce qui est remarquable, dans ce cas de figure, est la perception qu'il entretient continuellement de cette intime conviction qu'il est capable d'y parvenir. Avant même d'avoir atteint le moindre résultat, il sait qu'il y aura un résultat. Quand bien même ce dernier ne serait pas à la hauteur : puisqu'il serait immédiatement écarté, pour être sur le champ recommencé ! Il est bien difficile de se faire une idée du temps exact que Vincent aura consacré à sa passion envahissante, mais celui-ci doit se mesurer en termes de quintaux ! Vincent, à ses propres yeux comme aux yeux des siens, ne connaît pas d'autre alternative... Et au bout du compte, si, malgré tous ses efforts, il n'y parvient pas dans l'immédiat, il ne connaît qu'un seul remède : l'exprimer.

L'été à Etten, en 1881, apparaît comme une période hautement paradoxale. Une fois encore, Vincent n'y évoque pas directement l'incident Kate Vos ; ni même son nom, d'ailleurs (d'où les commentateurs savent-ils qu'elle est parfois surnommée Kee ?), ni sa présence, ni rien du tout de ce genre... Il est vrai que Théo y passe, lui aussi, un long moment et que les deux frères ont pu avoir le temps d'échanger directement. Il note seulement avoir

Un essai romancé

consulté un médecin pour vérifier son état de santé général. A la suite de quoi, il reprend instantanément ses remarques sur la conduite du dessin, et il le fait sur un ton qui, jusqu'à présent, fut rarement aussi léger et enjoué ! C'est qu'il évoque immédiatement ses capacités nouvelles à maîtriser son tracé. Ses compositions deviennent plus sérieuses et plus appliquées. C'est-à-dire d'une construction plus solide, bien campées sur elles-mêmes, tout en restant sensibles dans leur traitement. Il constate notamment, tel un retour d'expérience vécue, qu'il s'agit d'une erreur que de se perdre dans les détails. Et qu'en conséquence de quoi il lui faut rester concentré sur l'essentiel. Il apprend donc à décomposer une image pour la soumettre à des lignes de force. Et son dessin, dès lors, gagne instantanément en puissance et en lisibilité ! Dans la foulée, il applique cette méthode y compris à la lecture : désormais, il veut assouvir son fort besoin d'instruction et décide d'aborder les livres d'une manière concise et rapide, pour mieux se concentrer sur l'impression générale...

Mais surtout, il vient enfin de rencontrer van Rappard à Bruxelles, qui est un jeune homme de seulement 23 ans, tandis que lui-même en a déjà 28 ; lequel jeune loup paraît être de beaucoup plus avancé que lui dans le maniement des outils académiques. A l'été, ils entretiennent déjà une correspondance fournie et van Rappard évoque la possibilité de passer un moment à Etten, de concert avec Vincent, pour y dessiner sur le motif des scènes de coucher de soleil sur le marécage, par exemple. C'est lui qui, dès cette époque, incite Vincent à s'initier à la couleur, par l'intermédiaire de l'aquarelle. Un début de symbiose s'envisage... Mais qui ne s'arrête pas là. Vincent, grâce à un petit extra que lui fournit directement Théo, fait en juillet un séjour éclair à La Haye

Un essai romancé

où il rencontre pour la première fois son cousin Anton Mauve ; puis le peintre De Bock, ainsi que toute la constellation de cette jeune génération qui gravite autour d'eux. Jamais Vincent n'y a paru aussi à l'aise et libéré ! Tout se passe comme si, à cet instant précis de son histoire, deux vies indépendantes de Vincent se chevauchaient, opérant un biseau de sa personnalité par lequel le peintre prendra définitivement le dessus sur l'homme commun. Et il semble effectivement que ce soit comme cela (si les faits sentimentaux évoqués sont exacts, puisque nous n'avons jusqu'à présent affaire qu'à une source externe et non identifiée) qu'il faille lire la situation que vit intérieurement celui qui commence seulement à devenir Van Gogh. En tout état de cause, à cette époque bénie pour lui, le peintre en devenir mentionne avec bonheur et une pointe de lucidité en quoi consiste son environnement, abordant avec justesse le contenu de ses sensations, ne montrant dans ses missives aucun signe extérieur de dérapage de son comportement ni même de biais de sa pensée. Bien au contraire, tout son discours paraît fondé. Est-il de ceux qui savent travestir leurs intentions, afin de mieux donner le change ? Cela paraît peu probable, au regard de sa sincérité affichée...

Ce qu'il est loisible de conclure de cette attitude larvée est qu'en pareils cas, Vincent s'applique à revêtir un masque, pour camoufler son personnage. Et qu'en la circonstance au moins, Vincent n'accable pas, en prenant à partie on ne saurait quel motif quelconque, ni anciennement Ursule, ni désormais la gente Kate. Tout empreint de son positionnement de pasteur, qui ici s'identifie à une bienveillante réserve vis-à-vis d'autrui, il prend sur lui la part désobligeante de la situation et passe rapidement au sujet suivant. Cette manière particulière d'aborder les

Un essai romancé

incidents de la vie quotidienne semble devoir attirer l'attention : nous portant à croire, dans un premier temps, que Vincent, qui est d'une exigence rigide, voire cassante, vis-à-vis de lui-même, ne tient pas rigueur très longtemps des défauts d'autrui. Peut-être cherche-t-il aussi à effacer les effets négatifs de ses propres débordements, en ne les évoquant pas publiquement – ce qui s'apparenterait alors à une façon finalement assez efficace de les chasser de sa mémoire - ? Pour autant, lorsqu'une situation qui l'affecte personnellement perdure, il en vient toujours, au bout du compte, à l'évoquer, telles ses récriminations familiales. Il en ressort une sorte d'ambivalence. Garder pour lui ou se charger lui-même de la responsabilité des fautes étant vécue, d'un certain côté, comme un réflexe premier, commode, voire salvateur, dans l'esprit de Vincent ; ce qui l'autorise à tout le moins à ne pas avoir à en affronter l'immédiate gravité... Mais d'un autre côté, en exacerbant les problèmes ponctuels qu'il rencontre dans la conduite de sa vie artistique, il en fait un exutoire dont on s'aperçoit au final qu'il amène bien souvent le déblocage des situations ; ou, en tout cas, il en facilite la résorption. De ce fonctionnement interne, il en résulte surtout que l'homme abrite des silences dont il nous faudra apprendre à écouter les échos... !

Reprenant la plume d'un ton enjoué, il réprimande amicalement van Rappard (lequel n'a fait qu'un voyage éclair à Etten) de vouloir s'inscrire à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, dans l'intention d'étudier durablement le nu. Ce n'est pas qu'une querelle d'écoliers ; mais bien une attitude de fond. Vincent l'exhortant à ne pas s'éloigner des sujets simples de la vie quotidienne pour lesquels, d'ailleurs, il montre, d'après lui, de grandes prédispositions. Il conclue malgré tout qu'il lui

Un essai romancé

conservera toute sa sympathie, ne l'assimilant en rien à ces « Pharisiens » de l'Art que sont les académiciens ; et l'incite même à entamer parallèlement une correspondance avec Théo, pour ses conseils avisés sur les sujets de l'Art. Pour sa part, il ambitionne toujours de pouvoir s'installer à proximité de l'atelier de Mauve, à La Haye. Cependant, en octobre 1881, il n'a toujours pas commencé à peindre et l'hiver qui s'avance à pas de loup, avec ses jours plus courts et sa lumière grisée, son éclairage naturel subtilement tamisé, ne serait guère propice à l'y engager.

Reprenant un peu plus loin le sujet discordant de l'Académie des beaux-arts, Van Gogh écrit : « Rappard, je crois que vous cherchez de plus en plus à devenir véritablement réaliste, même quand vous travaillez à l'Académie, et qu'à l'Académie vous vous en tenez aussi à la réalité. Toutefois, sans en être bien conscient. Sans le savoir, cette Académie est une maîtresse ; elle empêche un amour plus sérieux, plus chaleureux, plus fécond, de s'éveiller en vous. Envoyez promener cette maîtresse et tombez amoureux de votre véritable bien-aimée, dame nature ou réalité. »

Sans en avoir l'air et sous le couvert d'une simple remarque personnelle, ce nouvel aparté nous apparaît crucial. Il l'est, d'une part, concernant la vision que Vincent nourrit de l'Art. Il l'est aussi et surtout concernant la signification sociale de l'Art. Commençons par le deuxième aspect. A la veille de la disparition de Vincent, en 1890, la Révolution française venait de fêter ses cent ans. Pour autant, l'Art n'a pas subi une révolution aussi brutale, rapide et en continu. Il s'est accommodé de la nouvelle société par à-coups, par paliers, avec des revirements. L'Art est d'abord devenu bourgeois. A subi des atermoiements. La génération de 1870 est en réalité la première génération

Un essai romancé

d'artistes, aux yeux de l'histoire, à être véritablement démocratique. Pris ici au sens de populaire.

La figure emblématique de ce long processus, son point d'aboutissement souterrain, pourrait-on dire, est bien évidemment le phénomène Victor Hugo. Lequel est, de naissance et ne l'oublions pas, comte ; puis sera nommé vicomte, devenant ainsi Pair de France. Il est issu d'une des familles les plus riches et les plus influentes de la nation française et de son pouvoir centralisé. D'ailleurs, ses écrits de jeunesse sont uniformément royalistes. Tout le prédestinait à s'établir dans ce schéma de pensée. Non sans heurts, il est vrai, il avait déjà obtenu la gloire et la reconnaissance de son milieu d'origine. Tout allait pour le mieux, semblait-il, jusque vers les années 1850. Puis en vingt ans, on est passé du soubresaut du Second Empire à celui, tout aussi extrême, de la Commune : cette autre forme, grevée celle-ci, d'une révolution à la française. Dans l'entre-deux, l'esprit de Hugo s'est réveillé : il assiste la misère ; prend parti pour le pauvre ; descend dans la rue ; accourt à son chevet. Puis lie la littérature à son action politique (il brigue secrètement la charge de président, encouragé par l'exemple de Lamartine), jusqu'à devenir le premier écrivain véritablement populaire, bien que non issu du peuple. Parcours que certains ne lui pardonneront jamais.

Quoi qu'il en soit, les dés sont jetés et la génération qui le suit – celle de Vincent Van Gogh, mais aussi de Rimbaud, Millet, Courbet ou Zola – est la première à être concrètement issue de la masse des anonymes. D'extraction modeste, elle exalte les valeurs du travail, de la terre et de sa vie concrète : toute son immédiateté retrouvée !

Un essai romancé

Vincent Van Gogh n'échappe pas à cette trajectoire. Ses parents, couple de pasteurs provinciaux, sont modestes et vivent laborieusement. Il existe un fort décalage, on l'a vu, au sein de cette famille dont certaines branches, pourtant très proches de chacun des deux parents, génèrent une activité très lucrative. Aussi, la vision de l'Art que Vincent épouse est-elle directement imprégnée de ses années vécues sur le terrain à tenter de se trouver soi-même, aux côtés de ses congénères. Il en a fait l'expérience douloureuse et volontaire. De fait, sa remarque antiacadémique apparaît ici comme fondamentale. Plus qu'une remarque d'objectif, plus qu'une apparente synthèse de milieu, elle est l'expression intime d'une aspiration existentielle. L'Art qu'entend exalter l'individu Van Gogh s'extrait d'abord et avant tout sur le terrain. Il se loge et s'étudie directement au sein de la bienveillante nature. Mais émanant d'une vision qu'il faut aussi exacerber... On le voit ici : ce ne sera pas un choix générationnel naturel, ni même systématique.

Autre avantage de travailler hors de l'Académie : il faut se trouver quotidiennement son propre sujet de création. Il y a donc potentiellement plus d'implication personnelle puisée à la source, c'est-à-dire dans la réalité. Ce travail s'apparente à de la pêche en haute mer. Mais Vincent est persuadé qu'il finira par attraper de gros poissons – « de très gros poissons même ! ». Il n'empêche : Vincent fait ici figure de fanatique. Mais cette foi intérieure le pousse à avancer, rétorque-t-il. Florilège de citations (qui illustre l'arrachement qui l'agite dans ses tréfonds, alors même qu'il attend la réunion de famille qui décidera, pense-t-il, de son sort avec Kate) - lettre à van Rappard du 23 novembre 1881 :

« Tiens ! Somme toute, je suis donc un fanatique ! Je mets bas les armes, vous venez de me trouer la peau. Soit ! Je vous remercie

Un essai romancé

pour cette révélation ; oui, Dieu merci ! d'abord je n'osais pas le croire moi-même, mais vous avez fini par me le faire comprendre : j'ai donc une volonté, une tendance, je m'engage dans une direction déterminée et, qui plus est, sans me contenter de cela, je veux que d'autres m'accompagnent. Dieu merci, je suis donc un fanatique ! Eh bien, dorénavant, je ne veux plus être autre chose que cela ! Et je voudrais que mon ami Rappard soit mon compagnon de route, car il ne me serait pas indifférent de le perdre de vue. Ai-je tort en cela ? ».

« Hommes, aimons ce que nous aimons, soyons nous-mêmes, « ne faisons pas comme si nous savions mieux que Dieu ». L'expression « ne faisons pas comme si nous savions mieux que Dieu » n'est pas de mon cru, elle est de Mauve. Je prouve cette thèse par l'absurde.

« Rappard, en vous accrochant ainsi à l'Académie, vous vous ménagez une porte de sortie à laquelle plus d'un « se sont pendus » : j'entends qu'ils n'ont pas pu la franchir lorsqu'ils ont voulu prendre le large ! ».

A quoi fait étrangement écho deux lettres écrites à Théo depuis La Haye, datées de décembre 1881, et qui évoquent le rapport direct qu'il institue avec son cousin Mauve. Ici, les choses se précipitent :

« J'ai parlé à Mauve en ces termes : « Que penserais-tu si je venais t'ennuyer royalement pendant un mois ? Au bout de ce temps, j'aurais vaincu les premières *petites misères* de l'art de peindre et je retournerais ensuite au Heike ? »

« Mauve m'a laissé espérer que je pourrais faire dans un temps relativement court des choses vendables. Puis, il m'a dit : « J'ai

Un essai romancé

toujours cru que tu étais un triple couillon, mais je me rends compte à présent qu'il n'en est rien » ; je t'assure que cette parole de Mauve m'a fait plus de plaisir qu'une charretée de compliments jésuitiques. »

Et en effet, installé pour un mois dans l'atelier de Mauve, il peint ses premières aquarelles dans un genre traditionnel, et elles seront déjà une réussite !

« En tout cas, Mauve a éclairé un peu ma lanterne quant aux mystères de la palette et de l'aquarelle. Cela nous permettra de récupérer les 90 florins que le voyage a coûté. Mauve m'assure que mon soleil se lève, mais qu'il est encore voilé par des brouillards. Ce n'est pas moi qui l'empêcherai de se montrer ! »

Puis, de retour à Etten, fin décembre 1881, cette dernière confidence faite à Théo en l'espace d'un mois :

« Laisse-moi te dire, Théo, que Mauve m'a envoyé une caisse contenant des couleurs, des pinceaux, une palette, une spatule, de l'huile, de la térébenthine, enfin tout ce qu'il me faut. C'est-à-dire que je vais pouvoir commencer à peindre ; je suis enchanté d'en être arrivé là. » En fin connaisseur, Mauve (certainement de connivence avec Théo, si ce n'est en concertation avec lui) a tout de suite compris !

En réalité et pour clore cette première section, je dois le confesser : j'ai été abusé par les dates. Et par une certaine forme de duplicité de Vincent. Car a posteriori de l'événement, Vincent reviendra bien sur l'épisode de Kate. Qu'il n'évoque jamais que par la lettre K. C'est en novembre seulement qu'il dévoilera comme nouvelle une affaire qui s'est pourtant nouée durant l'été.

Un essai romancé

Et qui n'est, dans son esprit, pas encore terminée. Fait nécessaire, j'imagine, vu qu'elle enclenche un événement à portée familiale. Pourtant, le feu couvait déjà dès juillet, puisqu'il rappelle à Théo qu'ils ont évoqué ensemble que « la femme est la désolation du juste. » D'où son énoncé qui se veut serein et limpide. Rien à voir cependant avec une altercation mélodramatique !

Au moment de la déclaration initiale de Vincent, le veuvage de Kate semble récent. Et c'est certainement tout naturellement qu'elle lui répond ne pas pouvoir envisager de partager ses sentiments. Alors Vincent en parle, prend conseil autour de lui, plus particulièrement auprès de ses oncles. Il compte sur le temps pour instaurer une fréquentation durable qui la verrait évoluer. Surtout, il professe cette phrase lumineuse : que c'est grâce à la proximité de Kate que son dessin s'est éclairci. Et il ajoute que « être calme et rassuré, c'est ce qui influe (positivement) sur mon travail. » Propos presque étonnant, au milieu d'une situation d'une ferveur intense ; mais dont nous avons pu constater que la réalité se concrétisait bien sur ses feuilles de papier à dessin !

Autre sentence qui pourrait nous apparaître comme prophétique. Vincent écrit qu'il « ne pense pas être de ceux qui attendent à leur vie... » Commencerions-nous ici à toucher au nœud gordien du drame ? Qui toujours s'acheminerait par la voie des femmes ? Mais ne commençons pas à mélanger indûment les strates de la sédimentation. Vincent se révèle, en l'espèce, être un individu austère et flamboyant à la fois. Portant en lui le contraste du jour et de la nuit. Il nous suffit pour le moment de savoir qu'une pointe de lui-même l'attire irrémédiablement vers cette harmonie lointaine de l'idéal féminin...

Un essai romancé

Dans cette dernière et longue lettre destinée à Théo et écrite depuis Etten – où cependant il ne séjournera plus –, datant de la mi-décembre 1881, Vincent raconte comment il a été reçu à Amsterdam, chez le pasteur Stricker, son oncle, le père de Kate, laquelle s'était absentée pour l'occasion. Les parties campant sur leurs positions – en apparence du moins –, il comprend qu'il ne reverra plus jamais Kate. Tout y est dit calmement, posément et presque sobrement ; mais cependant, ce ne sera que cinq mois plus tard que Vincent avouera à Théo l'épisode de la main supposément brûlée. Fin de l'histoire amoureuse : passons aux épisodes suivants.

(fin du premier fichier, état au 27/02/2024)